

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50  
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5ÈME ANNEE, No 253. — SAMEDI, 9 MARS 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.

BUREAUX, 40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif special pour annonces à long terme



[AMUSEMENT D'HIVER A MONTREAL. — LE "BOUNCING"]

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 9 MARS 1889

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc. — Aimons la reconnaissance, par le Révd J. U. Brulé. — Poesie : La raquetteuse, par Fœdor. — A l'emporte-pièce, par Over There. — Explication des gravures. — Mao Kergarec ou le pacte avec le diable (conte breton avec illustrations) par F. M. Luzel. — Biographie de M. l'abbé Désilets (suite), par le Révd J. E. Panneton. — Pauvre Conrad ! par Mathias Fillion. — Dix-huit ans, par Paul Durand. — Primes du mois de février : Liste des numéros gagnants. — Choses et autres. — Variétés. — Récréations de la famille. — Les échecs. — Feuilletons : Sans Mère (suite). — Guet-Apens (suite).

GRAVURES : Amusement d'hiver à Montréal : Le "Bouncing". — L'exposition de 1889 à Paris : Façade principale du palais des Industries diverses. — Gravures du Conte Breton et du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	•	•	•	•	\$50
2 <sup>me</sup> "	•	•	•	•	25
3 <sup>me</sup> "	•	•	•	•	15
4 <sup>me</sup> "	•	•	•	•	10
5 <sup>me</sup> "	•	•	•	•	5
6 <sup>me</sup> "	•	•	•	•	4
7 <sup>me</sup> "	•	•	•	•	3
8 <sup>me</sup> "	•	•	•	•	2
88 Primes, à \$1	•	•	•	•	88
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



L'association de la presse de la province de Québec a festoyé dernièrement à Montréal.

Parmi les membres de cette société qui assistaient au banquet, il y avait : des administrateurs, des teneurs de livres, des caissiers, des employés, des agents d'annonce, des marchands de papier imprimé, des négociants en politique, etc., etc.— chose curieuse—quelques journalistes.

On a bu et mangé comme dans tous les banquets du monde et, si j'en crois les vibrations atmosphériques qui sont parvenues jusqu'à mes oreilles, on y a dépensé—à l'envers des banquets ordinaires—plus d'esprit que de champagne, quoique le Cliquot, le Pommery, carte d'or, carte blanche, grand vin sec, aient rempli les coupes plus d'une fois, le tout accompagné de très bonne musique.

Je dis : très bonne musique, car l'excellent clarinetiste était là, et si mon bon ami Provencher était encore de ce monde, il se serait certainement réconcilié avec les musiciens, qu'il appelait si cruellement et si spirituellement des marchands de sons.

\* \* J'ai lu les compte-rendus des discours, mais j'ai vivement regretté de ne pas les trouver reproduits *in-extenso* ; cependant, en réfléchissant un peu, j'ai compris que mes confrères ont fait preuve de modestie, en ne voulant pas trop faire sentir leur supériorité au reste des humains.

Et puis, les journalistes savent trop ce que valent les discours, eux qui en ont entendu de tant de sortes, et qui en fabriquent chaque jour au bureau pour les uns et les autres.

Ils savent bien ce qu'il y a au fond de toutes ces belles phrases dans lesquelles on célèbre les qualités de tel et tel orateur, qui ne parle longtemps que parcequ'il ne sait comment finir, et qui, semblable au tonneau vide, ne résonne tant que parce qu'il est creux.

Je vois cependant que mon ami Têtu, après avoir dit d'excellentes choses, a terminé son discours en constatant que, "dans aucun pays du monde, la

presse ne jouissait d'une plus grande liberté que dans la Grande-Bretagne et ses colonies."

D'une plus grande liberté, évidemment, mais je ne sache pas que la presse soit moins libre aux Etats-Unis, ni en France, et je ne vois pas pourquoi mon ancien copain semble avoir tenu à complimenter spécialement John Bull qui n'a aucune supériorité, sous ce rapport, sur Jacques Bonhomme et l'oncle Sam.

A-t-il oublié aussi nos longues conversations, alors que nous déplorions notre sort et que nous constatons que si la presse est libre, les journalistes le sont bien peu, obligés qu'ils sont de se plier à des exigences toutes spéciales.

Il faut avoir un soin tout particulier de l'annonceur sérieux, le complimenter à outrance, l'encenser à tout bout de colonne, lui passer la main dans le dos, quand il mériterait qu'on la lui mette sur le nez ; on doit se bien garder de parler de tel échec, parce que c'est un ami politique, et quoique la politique n'ait rien à faire dans la chose municipale ; ordre est donné de ne pas souffler mot de telle excellente représentation, par ce que l'on n'a pas eu de billets, et de dire que X...., qui est un mauvais râcleur de violon, est un virtuose hors ligne, parce qu'il a envoyé six fauteuils d'orchestre que l'on n'aurait jamais vendus ; Jean Philippe a levé le pied en volant ses créanciers ; n'en parlons pas, il est le cousin du neveu de Fouillepot qui.... enfin, c'est l'ordre, etc., etc.

Que si le malheureux journaliste dit du bien d'une bonne chose et du mal d'une mauvaise, sans s'inquiéter des tenants et des aboutissants de cette chose, mais simplement pour exprimer une idée juste, il s'expose à être mis à la porte, parce qu'il ne comprend pas l'esprit du journal.

Oh ! cet esprit du journal ! quel grand mot bête, et comme il se trouve souvent dans la bouche de ces pseudo-rédacteurs en chef, qui usent des fauteuils bourrés de foin qu'ils devraient manger.

Un jour, il y a de cela sept ou huit ans, en rapportant un vol dont avaient été victimes des religieux de Montréal, je m'étais permis de dire que—les circonstances le prouvaient bien— ces excellents prêtres s'occupant plus des choses spirituelles que des affaires de banques, avaient vu leur bonne foi et leur ignorance financière exploitées par un filou.

Je ne vois pas, ni vous non plus, qu'il y ait grand mal à s'exprimer ainsi : et je crois que tout honnête homme verra, au contraire, dans ces lignes, plutôt un hommage qu'une insulte, mais mon chef ne l'entendait pas ainsi : et, comme j'avais besoin des rares piastres que je recevais chaque semaine, je dus courber la tête et recevoir l'orage.

— Accuser des religieux d'ignorance en matière de finance, quelle stupidité ! eux qui...

Ah ! crétin ! je m'en souviens encore et je m'en souviendrai longtemps...

Quand on a été traité comme cela, à peu près trois cents fois par an, par un directeur idiot, on devient profondément grincheux et c'est alors que l'on arrive à la période du rêve par laquelle est passé tout journaliste qui a quelque chose dans le crâne.

— Si j'étais riche, bien riche, très riche, si je pouvais disposer de cent mille piastres par an, je fonderais un journal que je donnerais, que je ne vendrais pas, que j'offrirais à tout venant, et dans lequel je me paierais le plaisir de dire la vérité, toute la vérité, sans passion, mais sans crainte, sans parti-pris, et il me semble que ce que j'éprouverais de jouissance serait quelque chose d'énorme, d'inénarrable, une de ces voluptés comme il n'en existe pas.

Je crois vraiment que—les récompenses, dans l'autre monde, devant être proportionnelles aux misères supportées avec courage sur notre boulev— le paradis des bons journalistes doit consister dans ce fait qu'ils ont à leur disposition tout l'or qui leur a fait défaut ici-bas, toute la liberté de dire vrai dans leurs articles et le spectacle des déconvenues des directeurs et des agents d'annonces.

Certes il y a des directeurs qui ne sont pas mauvais diables et qui savent écrire, mais ils sont rares.

\* \* Je vois que l'on a décidé de déclarer la guerre aux moineaux dans le district de Montréal, et que la douzaine de ces voleurs, livrés vivants, se paie vingt-cinq cents.

C'est bien, mais ce n'est pas très bien.

Le moineau est un petit oiseau que j'aime beaucoup... cuit à point, avec une mince bande de lard sur le ventre, et il a cet immense avantage d'être toujours gras, même en hiver, car ce pillard trouve à manger partout, là où ses confrères d'autres races mourraient de faim. C'est le plus débrouillard des passereaux.

Cependant, il me semble que l'on arriverait à un meilleur résultat si l'on offrait vingt-cinq cents et même trente cents pour la douzaine de moineaux tués et plumés. On en ferait d'excellentes brochettes et des pâtés délicieux.

Les Américains disent qu'il n'y a qu'une sorte de bons sauvages, ce sont les sauvages.... morts ; il en est de même des moineaux, les bons sont ceux qui sont rôtis, avec la mince bande de lard, toujours.

Mangez les moineaux, mettez-les à la mode, et vous verrez qu'ils disparaîtront bien vite.

\* \* Voulez-vous une curiosité ?

La voici : une fable de Napoléon Ier. Ce diable d'homme faisait de tout, sauf de la musique, ce qui prouve combien il était supérieur.

Le chien, le lapin et le chasseur

César, chien d'arrêt renommé,  
Mais trop enflé de son mérite,  
Tenait arrêté dans son gîte  
Un malheureux lapin de peur inanimé.  
"Rends-toi, qui cria-t-il d'une voix de tonnerre,  
Qui fit trembler au loin les peuplades des bois.  
Je suis César, connu par ses exploits,  
Et dont le nom remplit toute la terre."  
A ce grand nom, Jeannot Lapin,  
Recommandant à Dieu son âme pénitente,  
Demande d'une voix tremblante :  
"Très vénérissime matin,  
Si je me rends, quel sera mon destin ?  
— Tu mourras. — Je mourrai ! dit la bête innocente,  
— Et si je fuis ? — Ton trépas est certain.  
— Quoi ! reprit l'animal qui se nourrit de thym,  
Des deux côtés je dois perdre la vie !  
Que votre illustre seigneurie  
Veuille me pardonner, puisqu'il me faut mourir,  
Si j'ose tenter de m'enfuir."  
Il dit et fuit, en héros de garenne.  
Caton l'aurait blâmé ; je dis qu'il n'eut pas tort,  
Car le chasseur le voit à peine  
Qu'il l'ajuste, le tire... et le chien tombe mort !  
Que dirait de ceci notre bon La Fontaine :  
"Aide-toi, le ciel t'aidera."  
J'approuve fort cette morale-là.

Napoléon composa cette fable lorsqu'il était élève à l'école de Brienne, et m'est avis qu'il aurait pu la méditer avec avantage avant de monter sur le *Belléophon*.

*Le Lion*

## AIMONS LA RECONNAISSANCE

La reconnaissance est une vertu. Elle est aussi un plaisir, et l'un des plus doux. La Bruyère disait : "Il n'y a guère au monde, un plus bel excès que celui de la reconnaissance." Et d'ailleurs la reconnaissance n'est-elle pas un des premiers besoins d'une belle âme ! Mais, hélas ! qu'il est difficile aujourd'hui de rencontrer ce beau sentiment de la reconnaissance ! On sollicite le premier bienfait, on exige le second, et souvent le troisième est arrivé que la reconnaissance est encore en chemin.

J'ai encore présent à la mémoire une pensée qui m'a beaucoup frappé autrefois, la voici : "Obligé cent fois, refusez une, on ne se souviendra que du refus." N'est-ce pas que cette sentence est frappante de vérité ? Voici une personne qui a été pour lui son bras droit, qui l'a comblé de bienfaits de toutes sortes ; si par oubli ou autrement cette personne froisse cet ami privilégié, aussitôt celui-ci, de se plaindre, et de faire voir que son orgueil a été blessé. De suite les bienfaits sont oubliés ; on ne pense qu'au semblant d'injure. O égoïsme et ingratitude des hommes ! On dirait que l'homme écrit à l'encre le mal qu'on lui cause, et au crayon le bien qu'on lui fait.

Que d'hommes sont reconnaissants tant qu'ils attendent de nouveaux bienfaits ; mais cesse-t-on de les combler de nos largesses, aussitôt leur reconnaissance d'apparat s'en va disparaissant. Que ceci est triste à constater !

Et cependant, il y a du plaisir à être reconnaissant. Sénèque remarque que l'ingrat ne jouit qu'une fois du bienfait dont l'homme reconnaissant jouit toujours.

La reconnaissance est un des plus beaux fruits de l'amitié ; ces deux sentiments s'unissent et se confondent : Voyez ces deux familles amies. Elles partagent les mêmes joies et les mêmes deuils. Un service est-il demandé, de suite il est accepté.

On s'aime et on s'estime, et de là vient le secret de ce bonheur intime. Voilà de la reconnaissance bien placée. Cicéron compare l'âme reconnaissante à une terre fertile qui rapporte plus qu'elle n'a reçu.

\* \*

L'ingratitude est le plus odieux des vices. Qu'il fait peine de rencontrer dans notre chemin de ces âmes égoïstes qui oublient leurs bienfaiteurs. Et malheureusement rien n'est si commun dans le monde que les ingrats. Le fabuliste l'a dit :

S'il fallait condamner  
Tous les ingrats qui sont au monde.  
A qui pourrait-on pardonner ?

L'abbé Delille, indigné de l'orgueil des hommes, s'écrie :

Mais aux dieux, aux mortels vainement redevables,  
Que d'âmes sans mémoire, et de cœurs insolubles !

\* \*

Que d'exemples d'ingratitude nous trouvons dans l'histoire des peuples.—Les Athéniens présentent le poison à Socrate, et exilent Aristide : et pourtant ces deux hommes étaient la gloire d'Athènes. Les Romains, oubliant les services de Scipion, vainqueur d'Annibal, accablèrent ses vieux jours de noirs chagrins. Cicéron, le grand orateur de l'antiquité, se fit proscrire par ses propres concitoyens. Marius, proscrié de l'Italie, fut contraint de se cacher dans les marais de Minturne, et pleura ses malheurs assis sur les ruines de Carthage. Athanase, victime de calomnies toujours renaissantes, descendit quatre fois de son siège ; et St-Jean Chrysostome expira dans l'exil.

\* \*

Tout nous dit et nous prouve que rien n'est si beau que la reconnaissance. Ce sentiment doit exister en chacun de nous, et notre cœur devrait se réjouir fortement chaque fois qu'il entend le nom de ses bienfaiteurs.

D'abord, prouvons notre reconnaissance au Dieu suprême de l'univers, auteur de tout bienfait. N'est-ce pas lui qui nous conserve la vie de chaque jour ? N'est-ce pas lui qui fait notre existence si belle et si précieuse pour nous et pour nos amis ? Que de bienfaits reçus de sa main providentielle !...

Reconnaissance à nos parents si bons, qui, après Dieu, sont nos meilleurs amis. De combien de soins et d'amour n'ont-ils pas entouré notre faible enfance ! Et encore aujourd'hui ne sont-ils pas pour nous comme une seconde providence ?

Reconnaissance à nos prêtres qui se dévouent pour le salut de nos âmes, qui nous accompagnent comme par la main dans les différentes époques de notre vie, et prient pour nous du berceau à la tombe !

Reconnaissance à nos amis et bienfaiteurs. Un cœur bien né aime ceux qui lui font du bien : par conséquent il aimera d'une amitié sincère et pleine de gratitude ses aimables bienfaiteurs. Il oubliera les injures reçues et, à l'exemple du bon Sauveur, il pardonnera sincèrement.

Aimons et pardonnons : nous trouverons un vrai bonheur sur cette terre.

En terminant, redisons cette belle pensée : " La reconnaissance est un des premiers besoins d'une belle âme. "

J. Uld. Buel. P<sup>te</sup>

Sault au Récollet, mars 1889.

Que de morts avant la mort ! La mort des affections, la mort des espérances, la mort des opinions, la mort des souvenirs : l'homme, en marchant, s'écroule sur son chemin.—VINET.



## LA RAQUETTEUSE

Hommage à Mademoiselle Marie-G.-Bernadette N.,  
Saint-Louis de Gonzague.

Rose figure  
Et franche allure,  
Charmant minois,  
Belle prestance ;  
Elle s'avance,  
Et je la vois !...

Est-ce un ange perdu, loin du bleu firmament ;  
Quelque céleste fée ; est-ce un sylphe charmant ?  
Esprit des neiges  
Aux blancs cortèges,  
N'est-ce pas toi, dis-nous ? Non pas  
Une femme à tous ces appâts....  
Car, sous sa couverture de laine,  
Bat un cœur pur de Canadienne !

Sur sa raquette,  
Qu'elle est coquette  
Et belle à voir !  
Chacun l'admire  
Et la désire,  
Mais sans espoir....

Comme elle va gaiement d'un pied alerte et sûr !  
Le ciel, en son honneur, est du plus tendre azur ;  
La neige est belle,  
Elle étincelle.  
Mais rien ne vaut les mille feux  
Qui rayonnent dans ces grands yeux !...  
Car, sous sa couverture de laine,  
Bat un cœur chaud de Canadienne !

Mais le temps change....  
Oh ! c'est étrange !...  
Quels sont ces bruits ?...  
Sa marche est vive....  
Quoi qu'il arrive,  
Moi, je la suis !

La neige est soulevée en épais tourbillons,  
Tout disparaît aux yeux, champs, coteaux et vallons....  
Mais la tempête,  
Elle en fait fête ;  
Souffle aquilon, tombez frimas,  
Vos efforts ne l'arrêtent pas :  
Car, sous sa couverture de laine,  
Bat un cœur fort de Canadienne !

Mars, 1889

FÉDOR.

## A L'EMPORTE-PIÈCE

Nous serons au commencement du carême quand ces lignes paraîtront. Puissent-elles prouver au lecteur que je suis un pêcheur à la ligne, aimant le pêcher, arbre dont le fruit est délicieux, et que je suis aussi un pêcheur qui a besoin de prendre beaucoup de poissons—n'allez pas dire comme les Allemands *boisson*—durant ce saint temps de mortification, pour faire nager les pêchés que j'ai sur la conscience.

Hélas ! qui n'en a pas.

\* \*

Donc je vais commencer charitablement et religieusement ces quelques lignes....

On parlait de la distribution des biens des Jésuites, question qui fait tant de bruits dans le pays.

—Hélas ! s'écria un mendiant auquel on venait de donner un sou, ils sont bien riches les pauvres de n'avoir pas à s'occuper de ces misères-là !

\* \*

—Vous autres, Français, disait dernièrement un francophobe, il faut que vous changiez de gouvernement tous les vingt ans.

—Pardon, monsieur, est-ce que vous ne changez pas de chemise tous les deux jours ?

—Non, tous les jours.... mais je ne vois pas la comparaison.

—Elle est bien simple, cependant. Vous, vous lavez votre linge sale quotidiennement, et la France....

Avant que la réponse fut finie, le monsieur sale avait fui.

\* \*

Je viens de voir, dans un journal illustré du pays, les édifices du Parlement d'Ottawa.

Il peut se faire, *architecturalement*, que ce soit chic.... très chic.... archi-chic, mais pour moi, cela a la forme éteignoir.

Or, le peuple paie pour avoir de la lumière. A moins que ces dômes élevés, qui ressemblent à des Mosquées, sans vie ni cœur, n'aient été destinés à être le piédestal de quelque homme politique froid comme pierre.

\* \*

La fauvette Canadienne vient de s'envoler vers des climats plus sereins. Elle a bien fait, car la rigueur de notre hiver aurait pu lui faire rendre gorge.

Ce qui me surprend, c'est que tout le monde, mais tout le monde d'ici l'a entendue et applaudie. Heureux mortels !...

Cela ne ressemblerait-il pas un peu au conte de ces quatre mille soldats qui n'avaient affaire qu'à deux cents ennemis, lesquels quatre mille soldats prétendent en avoir tué chacun un ?...

\* \*

Quand donc la franchise sera-t-elle de ce monde ?  
Quand les gouvernements nous l'accorderont....  
la franchise.

\* \*

—Comment, disait ces jours derniers une femme mûre à un garçon entrelardé, vous, si intelligent, pourquoi n'essayez-vous pas d'avoir une situation dans le gouvernement ?

—Mes demandes n'ont pas abouties.

—Eh bien ! mon cher, croyez-moi ; mariez-vous, et par votre belle-mère.... vous aboutirez.

OVER THERE.

## NOS GRAVURES

BOUNCING

La gravure que nous reproduisons sous ce titre, en première page, est pleine d'actualité. C'est le fameux *bouncing* des clubs de raquettes, auquel le gouverneur-général lui-même a été soumis cet hiver.

Cette habitude date depuis longtemps, et les soldats qui ont servi dans les camps la connaissent très bien. Huit ou dix d'entre eux se saisissent d'un camarade, le lancent dans l'air et le rattrapent au vol.

FAÇADE PRINCIPALE DES EXPOSITIONS DIVERSES

Le palais des Expositions diverses, qui forme le tiers entre le palais des Beaux-Arts et des Arts libéraux, est l'œuvre de M. Bouvard, l'habile architecte de l'administration centrale de la ville de Paris.

Il se compose d'une vaste ensemble de galeries de 318,334 pieds de superficie. Ce sont d'une part, des galeries abris, très simples de construction, pour les produits de toutes sortes qui doivent être installés, et, d'une part, des galeries de circulation plus grandement traitées, et enfin un grand motif central d'entrée surmonté d'un dôme monumental.

De ce porche, au vestibule principal, partent, à droite et à gauche, des galeries à jour qu'entourent le jardin central : sous ces galeries seront installés des établissements de consommation avec promenoir en avant formant un portique surmonté d'une grande frise qui dissimule les toitures et qui est décoré d'écussons et d'inscriptions.

En arrière, suivant le grand axe du Champ-de-Mars, se trouve une galerie de 100 pieds de largeur, aboutissant directement au palais des machines, et desservant latéralement toutes les galeries des expositions diverses.

Cette partie importante de l'exposition sera prête à l'heure dite.

Si vous ne voulez pas vivre au hasard, fixez les heures régulières où vous ferez vos comptes avec vous-même. Dans les transactions commerciales, c'est une grande sauvegarde contre les dettes que de tout payer comptant, quand on le peut ; si cela est impossible, il faut du moins ne pas laisser s'allonger les comptes et avoir soin d'établir la balance à époque fixe. Il en est ainsi pour les comptes que nous avons à rendre à Dieu et à nous-mêmes.—JOHN STUART BLACKIE.



PARIS. — L'EXPOSITION DE 1889 : LA FAÇADE PRINCIPALE DU PALAIS DES INDUSTRIES DIVERSES

## MAO KERGAREC OU LE PACTE AVEC LE DIABLE

CONTE BRETON. — ILLUSTRATIONS DE M. VIERGE (Suite)

—Voilà ! vous n'avez qu'à entrer dans cette caverne, à marcher tout droit devant vous, malgré l'obscurité, et vous arriverez dans une plaine, où vous verrez un vieux château, tout entouré de hautes murailles. Vous frapperez à la porte de fer de ce château, et on vous ouvrira. Et puisque vous y allez avant moi—car je dois y aller aussi, un jour—demandez donc à voir la place qui m'est réservée dans ce séjour, et, si vous en revenez—ce qui me paraît douteux—vous m'en donnerez des nouvelles au retour.

Et là-dessus le brigand s'en retourna, pensif et le cœur ému de compassion, ce qui l'étonnait, et son père s'engagea sous la voûte sombre. Il marcha longtemps, tenant à la main sa baguette blanche, qui luisait dans l'ombre et éclairait sa marche, et arriva enfin à la vallée où se trouvait le château. Il frappa à la porte de fer. Le guichet s'ouvrit, et une figure hideuse et cornue s'y montra et demanda :

—Qui est là ?

—Mao Kergarec, répondit-il.

—Mao Kergarec ! Oui, votre siège est là, qui vous attend, à côté de celui de votre fils le brigand ; mais, nous ne vous attendions que demain.

—Allez dire à votre maître que je suis là et que je demande à lui parler.

Et on alla prévenir Satan qui vint aussitôt.

—Comment, l'ami Kergarec, c'est toi déjà ? Je ne t'attendais que pour demain ; mais, puisque te voilà, entre et sois le bienvenu.

Et le portier ouvrit la porte, et Mao entra.

—Placez-le sur son siège, dit alors Satan.

Et quatre diables horribles s'avancèrent vers Mao, pour le porter à son siège. Mais il lui suffit de les toucher de sa baguette blanche pour les faire reculer, en poussant des cris épouvantables. Quatre autres se présentèrent pour les remplacer, sur l'ordre de Satan, et dès qu'ils furent touchés de la baguette, ils reculèrent aussitôt en se tordant dans des convulsions horribles.

—Qu'est-ce à dire ? s'écria Satan ; et il s'avança furieux, pour poser sa griffe sur Mao. Mais touché par la baguette, il recula comme les autres en écumant de rage.

—Dehors ! cria-t-on de tous côtés, dehors ! l'homme venu avant son heure, et quia sur lui quelque relique sainte....

Mais personne n'osait plus approcher de lui, et, impassible au milieu des cris et des imprécations, il dit :

—Je ne m'en irai, Satan, que lorsque tu m'auras remis le parchemin signé de mon sang.

—Tu ne l'auras pas ! Va-t'en, vite et demain, tu nous reviendras, pour rester à toujours.

—Il me faut le parchemin, te dis-je, ou il t'en cuira.

—Tu ne l'auras pas : va t'en, chien !

Et Mao, de sa baguette blanche, cingla Satan et son entourage, tant et si bien, qu'ils criaient :

—Grâce ! grâce ! qu'on lui rende son parchemin, et qu'il s'en aille, au plus vite !

Satan lui jeta le contrat, en s'écriant :



—Tiens, le voilà ton parchemin, et pars vite à présent.... Mais, tu nous reviendras bientôt, et je me vengerai.

Mao prit le parchemin, le mit dans sa poche, et allait sortir, quand il se rappela la recommandation de son fils le brigand de demander à voir la place qui lui était réservée dans l'enfer.

—Avant que je m'en aille, dit-il, je veux que vous me fassiez voir encore la place que vous nous réservez, à mon fils le brigand et à moi.

Et le diable-boîteux lui montrant, au milieu des flammes deux sièges de fer chauffés à blanc, lui dit :

—Tiens, les voilà !

Mao frémit d'horreur et partit aussitôt, avec son contrat dans sa poche. Il retourna auprès de son fils le brigand pour lui donner des nouvelles de ce qu'il avait vu dans l'enfer,

—Eh bien ! mon père, lui dit le brigand, en le voyant revenir, vous avez réussi dans votre entreprise puisque vous êtes revenu.

—Oui, mon fils, j'ai réussi, grâce à Dieu et à la sainte Vierge, et aussi à la baguette blanche que votre frère m'a donnée et qui m'a été utile.

—Et vous avez été dans l'enfer, et vous en rapportez le parchemin signé de votre sang ?

—J'ai été dans l'enfer et j'en rapporte le parchemin signé de mon sang : le voilà !

Et il lui montra le parchemin.

—Et avez-vous demandé à voir la place qui m'est réservée là-bas ?

—Oui, mon fils, je l'ai vue.

—Eh bien ! mon père ?

—Ah ! mon pauvre enfant !... C'est un siège de fer, chauffé à blanc, au milieu des flammes ; et à côté est celui qui m'était destiné à moi-même ; j'en frémis encore d'horreur quand j'y songe !

—Eh bien, mon père, vous voilà, à présent, sorti des griffes de Satan et à l'abri de tout danger ; mais moi !... Pendant votre voyage, j'ai réfléchi sur ma situation ; j'ai congédié mes compagnons, chargés de tous les crimes possibles, comme moi-même ; je me suis confessé au recteur de la paroisse la plus voisine, et il m'a dit qu'aucun crime n'était au-dessus de la clémence divine, que la miséricorde de Dieu est sans bornes, et qu'avec un repentir sincère et une pénitence des plus dures je pouvais encore être pardonné et sauvé. Je le crois, puisque vous-même vous avez trouvé grâce et miséricorde, et j'ai confiance. Je ne reculerai devant aucune pénitence, aucun sacrifice ; mais, il faut que vous m'aidiez et que vous ayiez le courage d'exécuter sans défaillance tout ce que je vais vous dire.

—Parlez, mon fils, répondit le vieillard, et comptez sur moi.

—Eh bien ! mon père, vous prendrez d'abord des tenailles, avec lesquelles vous m'arracherez les ongles de mes mains et de mes pieds, un par un, sans faire attention à mes cris et à mes gémissements. Puis, vous m'arracherez encore les deux yeux, à une heure d'intervalle l'un de l'autre, après quoi, vous m'ouvrirez le ventre et retirerez mes entrailles ; enfin, vous me clouerez sur une croix, la tête en bas, et resterez au pied du gibet jusqu'à ce que j'ai rendu le dernier soupir.

Le père frissonna d'horreur ; son fils continua :  
— Quand je serai bien mort, vous détacherez mon corps de la croix et le brûlerez sur un bûcher. Quand tout sera consommé, vous jetterez mes cendres au vent. Parmi ces cendres, vous trouverez un petit os non calciné, que vous mettrez dans un cercueil de grandeur ordinaire, comme s'il renfermait tout mon cadavre. A minuit, au clair de la lune, vous poserez ce cercueil en travers sur le mur du cimetière de la paroisse, de manière qu'il ne penche pas plus en dedans qu'au dehors, puis vous vous retirerez sous le porche de l'église pour observer ce qui se passera. Bientôt vous verrez venir de deux points opposés de l'horizon, du levant et du couchant, une colombe blanche et un corbeau noir, qui se livreront un combat acharné autour du cercueil. Le corbeau essayera de le faire tomber hors du cimetière, en le battant de ses ailes, et la colombe blanche, de son côté, fera tous ses efforts pour l'envoyer dans le cimetière. Si le corbeau l'emporte, je serai perdu sans rémission ; mais si la victoire reste à la colombe, je serai sauvé et mon âme s'envolera aussitôt au Paradis, où vous viendrez me rejoindre. Vous sentez-vous le courage, mon père, d'exécuter jusqu'au bout cette rude tâche ?

— Je le ferai, mon fils, avec l'aide de Dieu.

L'épreuve commença aussitôt. Le brigand se dépouilla de ses vêtements et s'étendit tout de son long sur une pierre plate, qui se trouvait dans le bois. Mao prit des tenailles et, avec une énergie féroce, arracha successivement, d'heure en heure, tous les ongles des mains, puis ceux des pieds. Le supplicié faisait preuve d'un courage extraordinaire, et c'est à peine si la douleur lui arrachait, de temps en temps, une faible plainte. Mao arracha ensuite les deux yeux de leurs orbites, et peu s'en fallut que son cœur ne défaillit et l'empêcha d'aller plus loin : mais songeant que le salut ou la damnation éternelle de son fils était en ce moment entre ses mains, il reprit courage et continua son œuvre. Il éventra alors puis crucifia son fils, la tête en bas et les pieds en haut. Au bout d'une demi-heure, le supplicié rendit le dernier soupir. Le père détacha alors le corps ainsi mutilé et le plaça sur un bûcher qu'il avait préparé d'avance et y mit le feu. Quand tout fut consumé il recueillit les cendres, les jeta au vent et y trouva mêlé le petit os non calciné qu'on lui avait annoncé. Il le déposa dans un cercueil qu'il cloua solidement et qu'il alla, à minuit, placer en équilibre sur le mur du cimetière de la paroisse. Puis il se retira sous le porche de l'église. Un moment après, il vit arriver, de deux points opposés de l'horizon, de l'orient et de l'occident, une colombe blanche et un corbeau noir.

Le corbeau, le premier, passa au ras du cercueil, et, d'un vigoureux coup d'aile, il le fit pencher sensiblement en dehors. La colombe blanche passa à son tour et le rétablit dans sa position première. D'un second coup d'aile le corbeau le fit pencher de nouveau en dehors et plus fortement : la colombe blanche le rétablit encore dans son équilibre, et avec avantage, cette fois. Enfin, le combat dura environ une demi-heure, avec des chances diverses, et Mao, du fond du porche, en suivit les péripéties et les alternatives avec une anxiété mortelle. . . . La colombe blanche finit par l'emporter ; le cercueil tomba dans le cimetière et en tombant il s'ouvrit, et il en sortit une autre colombe blanche qui se joignit à celle qui avait si courageusement combattu contre le corbeau noir.

Mao Kergarec en mourut de joie, sur la place, et, au lieu de deux colombes blanches, on en vit trois s'élever ensemble vers le ciel.

C'étaient les âmes purifiées du père et du fils accompagnées de l'ange gardien de l'ermite, ou, selon quelques autres, de sa mère, à qui Dieu avait permis de venir assister son fils, sous cette forme.

F. M. LUZEL.

FIN

Dans une réunion, le plus sûr moyen de distinction, c'est le silence : rien n'excite la curiosité comme un homme qui se tait.—E. LECOUVÉ.

Il y a dans ce monde deux êtres qui tressaillent profondément : la mère qui retrouve son enfant et le tigre qui retrouve sa proie.—V. HUGO.

## L'ABBÉ DÉSILETS, VICAIRE-GÉNÉRAL

(Suite)

A propos de cette Académie du Séminaire de Nicolet, je crois devoir intéresser les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ en leur faisant connaître qu'elle a pour fondateurs le célèbre abbé Ferland, l'un de nos grands historiens, et Gérin-Lajoie, l'auteur si populaire de *Jean Rivard*, d'un *Canadien Errant* et de la jolie tragédie du jeune *Latour*, deux compositions d'un écolier de vingt ans. On dirait que ces deux écrivains de renom ont légué aux enfants de leur société littéraire le talent qui les distinguait.

De cette Académie sont sortis cette pléiade de littérateurs qui ont nom : Raphaël Bellemare, Philippe Gélinas, Auguste Angers, Anselme Trudel, Norbert Provencher, Evariste Gélinas (Carl-Tom), Jean Blanchet, Arthur Buies, Louis Fréchette, Alfred Désilets, Gédéon Désilets, Robert Walsh, Fabien Vanasse, Frédéric Houde, pour ne signaler que les plus connus.

Revenant plus spécialement à l'abbé Désilets, je dois à la vérité de dire qu'il a toujours continué dans la suite de cultiver avec soin ce talent naturel qu'il avait d'écrire. Il aimait particulièrement son art, et le besoin qu'il éprouvait de se dévouer et de faire du bien aux autres, faisait qu'il profitait de toutes les occasions favorables qui se présentaient d'exercer sa plume.

Tantôt c'était un compte-rendu d'une fête religieuse ou profane ; tantôt c'était la biographie d'une personne défunte ; d'autrefois c'était des lettres plus ou moins importantes que lui faisait écrire son évêque, Mgr Cooke ; le plus souvent, surtout dans la dernière partie de sa vie, c'était des études sur les grandes questions sociales du jour. Tous ces écrits étaient faits avec le plus grand soin et d'une manière des plus intéressantes à tous points de vue.

La biographie, entre autres, de la Sœur de l'Assomption, l'une des fondatrices de la communauté du même nom de Nicolet, fut remarquée des connaisseurs. Il y avait dans ce travail, outre l'éclat de la forme, des pensées et des sentiments sur la vie religieuse qui dénotaient une âme avancée déjà dans les voies de la spiritualité.

Son compte-rendu aussi d'une fête de Noël dans la cathédrale des Trois-Rivières, attira l'attention du public et fut cause d'une intéressante discussion sur les journaux. Il y a de cela une trentaine d'années, et en voici le sujet.

A la messe de minuit, un chantre de Québec, bien connu alors pour l'ampleur et la beauté de sa voix, avait chanté pour la première fois le fameux cantique d'Adam commençant par le mot *Minuit*. Cette simple et magistrale mélodie, si bien interprétée par le chantre Québécois, avait vivement impressionné les fidèles trifluviens, et les connaisseurs en musique de l'époque étaient unanimes à dire que ce cantique, musique et paroles, était beau à ravir. Notre abbé, quoique non musicien de profession, était cependant sensible à la musique ainsi qu'aux beaux-arts en général, et, comme tout le monde, il avait subi le charme du cantique nouveau. Il fit donc, dans son compte-rendu, une mention très flatteuse du Noël d'Adam, et alla jusqu'à dire avec raison que Mozart ne désavouerait pas cette composition musicale. L'appréciation déplut fort, paraît-il, à un certain Français qui se trouvait alors à Québec. Ce monsieur prit la plume et se permit de tourner en ridicule l'éloge décerné au compositeur Adam. Notre abbé répondit avec vaillance à ce Français mal inspiré, et la lutte se poursuivit pendant un certain temps avec un vif intérêt. A la fin de la joute, le champion trifluvien eut la douce satisfaction de recevoir, d'un virtuose Québécois de haute valeur, un compliment des plus gracieux sur sa manière de se défendre et d'apprécier l'inspiration d'Adam.

Le premier évêque des Trois-Rivières, Mgr Cook, qui, comme je l'ai dit dans la biographie de l'abbé Moreau, s'y entendait, en littérature, avait remarqué le talent d'écrivain supérieur du regretté défunt, et l'avait en conséquence fait de bonne heure son secrétaire.

Plusieurs fois il m'a dit à moi-même combien il admirait le savoir-faire de son secrétaire dans l'art

d'écrire. Il trouvait qu'il avait de la souplesse et de la variété dans les tons ; de la mesure et de l'énergie, de la noblesse et en même temps de la simplicité dans l'expression et les termes ; de la clarté, de la profondeur dans la pensée, de l'originalité dans la conception d'un sujet ; qu'il traitait avec la même facilité et le même succès un sujet léger ou une haute question religieuse ou sociale ; qu'il avait le talent du peintre, du narrateur au même degré que celui du logicien.

Je puis ajouter, ou répéter plutôt, que ce savoir-faire avait été acquis par un long travail, par de nombreux exercices. Il m'a avoué, dans l'intimité, qu'il avait fait une étude spéciale des meilleurs auteurs classiques de l'antiquité et des temps modernes. Ses modèles favoris étaient chez les anciens Démosthène, Cicéron et Virgile. Il affectionnait particulièrement Cicéron pour sa manière intéressante de développer un sujet. Il disait que cet illustre orateur avait trouvé la véritable forme de l'éloquence, qu'il en avait atteint les dernières limites, et que c'était chez lui qu'il fallait chercher les secrets du métier. A force d'étudier et de regarder comme à la loupe le grand compositeur latin, il avait imaginé une espèce de méthode pour scruter et analyser tous les genres de mérite d'un auteur quelconque. Les premiers élèves du Séminaire des Trois-Rivières ont mis à profit cet ingénieux procédé, entre autres Magloire McLeod, premier rédacteur du *Journal des Trois-Rivières*, et Lucien Turcotte, professeur de droit à l'Université-Laval, tous deux écrivains et orateurs remarquables, et dont la Patrie déplore encore la mort prématurée.

Parmi les modernes français qu'appréciaient en première ligne notre ami, se trouvaient Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Chateaubriand et Veillot. Il les dégustait avec délices de temps en temps. *Télémaque*, au point de vue du style, le charmait. Il en était de même du *Génie du Christianisme*. Mais Louis Veillot faisait surtout l'objet de son étonnement. Il admirait cette variété prodigieuse de tons et de manières que possédait l'immortel styliste français.

L'auteur néanmoins avec lequel il paraissait avoir le plus de ressemblance pour la facture était, à mon humble avis, l'ancien évêque de Poitiers, Mgr Pie : même style simple, limpide, nerveux et en même temps toujours noble ; même élévation, même ampleur de pensée.

J. E. Parneton

(A suivre)

## PAUVRE CONRAD !

C'était incroyable, et cependant c'était la vérité. La lettre était là devant mes yeux, et il n'y avait pas à en douter.

Qui l'aurait cru ? Eux si jeunes, si beaux, à qui l'avenir souriait, eux qui devaient se marier dans quelques jours, et pourtant, elle lui écrivait que tout était fini, qu'elle avait réfléchi, qu'elle s'était méprise sur ses sentiments, etc., etc.

Je les connaissais bien tous deux ; Conrad, c'était mon ami d'enfance, nous étions nés à l'ombre du même clocher, nous nous étions assis sur les bancs de la même école, nous avions partagé les mêmes peines, les mêmes travaux. On nous appelait les deux *inséparables*, bien que nous fûmes d'un caractère tout à fait opposé.

Que de fois, à l'ombre des grands arbres, nous faisons des projets d'avenir ! Lui, il voulait être un avocat, un politicien, et qui sait, un ministre peut-être. Moi, mais bah ! ne parlons pas de moi.

Hélas ! la petite école a été démolie, et je le regrette ; les grands arbres, la hache du bûcheron les a abattus ; les amis d'autrefois sont bien changés. Nous avons connu bien vite la froide réalité ; nos châteaux d'Espagne se sont vite écroulés ; la tempête les a balayés comme la feuille de l'automne. Tristes pensées, amères réflexions, souvenir d'un passé qui ne reviendra plus, illusions dissipées pour toujours ! Et qu'en est-il resté ? Du

désespoir ! Non ! Du découragement ? Non, mais un peu de regret et beaucoup d'expérience.

Conrad n'avait pas de secrets pour moi. Aussi, quand il reçut cette lettre, lettre funeste qui brisait tout son espoir, il arriva chez moi tout effaré, se laissa choir dans un fauteuil et il eut à peine la force de dire en me présentant le papier fatal :

— Lis.

Je lus en effet. Je lus et compris tout ce que souffrait Conrad. Je me figurais des tenailles de fer rougi l'étreignant à la gorge, lui déchirant les entrailles, et je ne pouvais rien pour éteindre le feu mortel qui le dévorait. D'ailleurs, il est de ces douleurs que l'on aigrit en voulant les adoucir, et je ne tentai pas de consolations inutiles.

— Courage ! lui dis-je, espère, la vie est longue et qui sait ?

Non, c'était inutile. Cet homme, orphelin dès le bas âge, ruiné par des revers de fortune, cet homme qui avait rencontré tous les obstacles sans sourcilier, subi toutes les épreuves le sourire aux lèvres, cet homme était là devant moi, abattu, écrasé, anéanti par la trahison d'une femme.

\* \*

Quatre années se sont écoulées. Emportés dans le tourbillon de la vie, ayant embrassé une carrière tout à fait opposée, Conrad et moi nous sommes séparés.

Je lui écrivis souvent ; ses lettres vinrent d'abord assez régulièrement, puis se firent rares, et enfin cessèrent complètement. Je ne savais trop à quoi attribuer cet abandon. Hélas ! si j'avais su !

Je visitais, il y a quelque temps, une institution bien triste, bien pénible. Là, les déshérités de la Providence, ceux qui ont trop joui de la vie, ceux qui ont trop souffert y sont réunis pêle-mêle. Je veux parler de l'asile de X....

Le spectacle qui me frappa était énervant, et je ne tenterai pas de le décrire. Entouré de plus de soixante aliénés qui me harrassaient de tout côté, je ne savais où mettre la tête, lorsqu'un grand jeune homme s'avança vers moi et me tendit la main.

Je crus d'abord avoir affaire à un fou ordinaire, lorsque... l'examinant, je devins pâle comme un spectre, mon sang se figea dans les veines, et je faillis tomber à la renverse. Cet homme, cet aliéné, ce fou, c'était Conrad !

Oh ! le temps et la douleur avaient fait leur œuvre. Conrad était bien changé. Il me serrait toujours la main, quand tout à coup ses yeux, qui paraissaient éteints, reprirent un peu d'éclat, ses prunelles se dilatèrent et il murmura d'une voix faible :

— Et Elle ?

Une idée subite me traversa l'esprit.

— Elle, dis-je, elle t'attend.

— Elle m'attend.... j'irai.... j'irai.... bientôt....

Hélas ! reviendra-t-il jamais ? Il balbutia quelques paroles incohérentes et s'éloigna. L'étincelle de raison qui avait jailli de son cerveau venait de s'éteindre.

Cette scène m'avait frappé, singulièrement frappé. Au contact du monde, des gens d'affaires, des hommes matériels, je ne pus réussir à l'oublier.

Eva, la fiancée de Conrad, n'est pas encore mariée ; elle pleure, mais il est trop tard. Pauvre Conrad ! pauvre Eva ! quelle sera leur vie ?

*Matthias Filion*

Montréal, 1889.

## DIX-HUIT ANS !

Un vénérable vieillard, accompagné d'un jeune homme aux traits nobles et à la taille élégante, se promenaient dans les magnifiques allées d'un parc attendant à un de ces châteaux gothiques si nombreux au moyen-âge. Ils prenaient l'air pur et frais d'un beau matin d'été et admiraient ces merveilles dont la nature est si prodigue dans cette partie de l'année.

L'adolescent rompit le premier le silence et dit :

— Mon père, mon cœur tressaille de joie ! vous savez, j'ai aujourd'hui dix-huit ans !

— Mon fils, répondit le vieillard avec un bienveillant sourire, je comprends bien ta joie et je n'ose la condamner. Moi-même, à ton âge, insouciant de l'avenir, je me confiais au bonheur présent ; je croyais que pour moi les malheurs et les chagrins étaient impossibles.

— Mais, mon père, avoir la fortune et une naissance illustre, de bons parents, n'est-ce pas assez pour vivre heureux sur cette terre ?

— Oui, reprit le bon vieillard, mais presque jamais un homme n'a joui d'une félicité si parfaite. Ecoute, mon enfant, ce que je vais te dire. Tu as eu dix-huit ans ! Ah ! que ce mot a de charmes et de tristesses ! A ton âge, je formais, comme toi, dans mon esprit, des illusions dorées qui, hélas ! ont disparues sur la mer orageuse du monde ! Dix-huit ans, qu'alors ce mot si attrayant et si terrible m'apparaissait bien beau ! Dix-huit ans s'étaient écoulés ! Dix-huit ans de bonheur, de joies et de douces émotions ! Dix-huit ans près d'un père et d'une mère dont le cœur débordaient de tendresse pour moi ! Oh ! que cela était beau ! mais que sont devenus dix-neuf, vingt-ans. De grands chagrins ont brisé l'enveloppe dorée de l'avenir que j'avais rêvé à dix-huit ans ! Tu as remarqué, n'est-ce pas, dans le jardin délicieux, attendant à notre villa de Cormo, ce ruisseau limpide dont les bords couverts de violettes couleur d'azur et de marguerites à l'éclatante blancheur forment avec l'eau qui fuit un contraste qui frappe l'imagination d'une âme sensible à la poésie. Ce ruisseau, c'est la vie ; ces fleurs, ce sont les joies ! mais lorsque le ciel se couvre de noirs et menaçants nuages, et que la tempête se déchaîne dans toute sa fureur, tu vois ces magnifiques plantes lutter avec désespoir contre le vent furieux, et, malgré un suprême et dernier effort, mourir la tête penchée vers le ruisseau qui les a vues naître ! Cette tempête, ce vent furieux, ce sont les chagrins, les maux et les afflictions ; ce combat désespéré, c'est la lutte d'une âme heureuse contre les malheurs et les infortunes de ce monde ! Ah ! mon fils si tu pouvais juger comme moi de la vie de l'homme, peut-être tremblerais-tu aujourd'hui au lieu de te réjouir ! Tu as admiré cet immense Océan ; tu as pu jouir peut-être du plaisir d'être balloté par ces flots azurés. Vois ce petit navire aux blanches voiles ; un vent favorable et doux le pousse vers le port ; le ciel est pur et un soleil brillant dore les eaux ridées par une légère brise. Mais que les cieus se couvrent d'épais nuages, et qu'un vent violent fasse mugir et bouillonner les eaux de l'Océan, et que la tempête éclate, il n'en restera bientôt du léger navire que de tristes épaves ! Il en est de même, mon fils, de la vie humaine. Si le malheur ne nous accable pas, nous nous croyons heureux, et partant invincibles dans notre bonheur ; mais que l'adversité arrive, nous n'avons plus de force, nous désespérons de nous-mêmes, et parfois, si nous ne cherchons pas la seule planche de salut qui est la Religion, nous faisons naufrage. Tu vois à présent, cher fils, ce que signifie ce mot : Dix-huit ans ! Tu auras des peines, des chagrins, c'est le sort de tout homme, mais montre une âme courageuse et une énergie invincible ; n'aie pas honte de la religion chrétienne, et sois homme de caractère ; alors tu vogueras en sûreté sur la mer du monde.

— Mon père, reprit le jeune homme devenu pensif, j'avais formé de douces illusions pour l'avenir, mais à présent je ne saurais m'y fier. Je vous ai pris pour modèle, vénérable père, et je suivrai vos bienveillants conseils.

— Oui, mon cher enfant, profite de ce que tu sais par mon expérience ! Sois le digne descendant de notre illustre famille, et que Dieu te donne une épouse douée des plus grandes qualités du cœur et de l'esprit.

Après ce sérieux entretien, ils rentrèrent au château où l'on fêta jusqu'à une heure avancée de la nuit.

*Paul Durand*

Montréal, mars 1889.

## PRIMES DU MOIS DE FÉVRIER

### LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de FÉVRIER a eu lieu le 2 mars, dans la salle de l'Union St-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	14,937....	\$50.00
2e prix	No.	9,493....	25.00
3e prix	No.	27,494....	15.00
4e prix	No.	3,647....	10.00
5e prix	No.	31,259....	5.00
6e prix	No.	11,935....	4.00
7e prix	No.	14,741....	3.00
8e prix	No.	14,311....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

107	6,698	10,279	15,091	20,494	26,422
385	7,019	10,573	15,445	20,689	28,014
604	7,336	10,767	16,028	21,882	28,125
731	7,364	10,940	17,374	22,418	28,618
2,267	7,510	11,445	17,622	22,859	28,979
2,275	7,545	11,472	17,692	23,794	29,974
2,337	7,614	12,189	18,710	24,302	30,578
2,414	7,809	12,275	18,830	24,341	31,109
3,479	8,088	12,821	19,127	24,444	31,124
4,678	8,161	13,035	19,237	24,698	31,249
5,672	8,495	14,006	19,638	24,785	31,299
5,779	8,579	14,304	20,002	25,430	31,487
5,877	9,739	14,334	20,040	25,733	31,499
6,255	10,041	14,818	20,177	25,897	31,746
6,374	10,278				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des copies du MONDE ILLUSTRÉ, datées du mois de FÉVRIER, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue Saint-Jean, Québec.

## CHOSSES ET AUTRES.

— Locataires et propriétaires : " Mon cher propriétaire, quand me ferez-vous des réparations à la toiture ? " " Un de ces jours. " " C'est que cela presse. Il pleut dans la maison. " " Vous n'avez donc pas de parapluies ? "

— Le czar de Russie vient de fixer la date du 16 juin pour le mariage de son plus jeune frère, le grand-duc Paul, avec la princesse Alexandre de Grèce. La cérémonie aura lieu à Saint-Petersbourg. Le grand-duc Paul, qui est le dixième enfant de feu Alexandre II, a maintenant vingt-huit ans.

La princesse est le troisième enfant—et l'aînée des filles du roi des Hellènes. Elle est dans sa dix-huitième année.

— Un inventeur vient d'imaginer des couvertures de lit uniquement faites en papier ; elles conservent admirablement la chaleur, dit-on, sont aussi chaudes que la laine et mette en fuite les insectes et les rongeurs. Tout est bon pour les fabriquer : vieux journaux, manuscrits illisibles ou méconnus ; quelle ressource suprême pour la littérature aux abois ! Voici comment se fabriquent ces couvre-pieds spéciaux : on dépose sur une grande table, sans les coller, bord à bord, un certain nombre de papier quelconques ; puis on les touche délicatement, de distance en distance, avec un pinceau à colle. Par-dessus, on dispose une nouvelle couche de feuilles, et ainsi de suite jusqu'à l'épaisseur voulue. Les feuilles n'adhèrent entre elles que par points, des couches d'air très utiles à la conservation de la chaleur subsistent dans leurs intervalles. La colle de caséine est préférable, pour cet usage, à la colle de pâte, parce qu'elle est moins sensible à l'humidité. Finalement on coud cet encollage entre deux pièces d'étoffes quelconque soit seulement sur les bords, soit en piquant, en losanges, comme pour les couvertures ouatées.

VARIÉTÉS

Un musicien, fatigué de ce qu'on demande pour la quatrième fois un autre air que celui qu'il jouait, finit par aller ouvrir la fenêtre.

Un comble mis en action par le vieux Ramollinat.

Le lendemain de la mort de sa femme, savez-vous ce qu'il a imaginé, en signe de grand deuil ?

Il a fait cacheter de noir toutes les bouteilles de sa cave !

Un comble de l'autocratie féminine dans le ménage.

Une femme qui vient de perdre son mari reçoit la consolante visite de quelques amis.

L'une d'elles lui demande quel a été le dernier mot du défunt :

— Le pauvre cher homme, répond la veuve, je l'avais si bien stylé à me le laisser toujours, le dernier mot, qu'il a pris fin sans rien dire !

Quelques fantaisies du tam-tamesques :

— En finance, c'est souvent par la grosse caisse qu'on commence et par le violon qu'on finit.

— Le plus court chemin d'un poing à un autre, c'est souvent l'œil.

— L'hiver, les jours et le caoutchouc raccourcissent. Il n'y a que les nez des pauvres diables qui s'allongent.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 481.—ENIGME

Jean est bon ouvrier ! Jean n'a plus de courage ! Sa femme et ses enfants n'ont pas toujours de pain, leurs membres sont tirés par le froid et la faim... Il m'aime cent fois mieux que d'aller à l'ouvrage !

Quand il les voit pleurer, il leur dit que demain il reprendra l'outil, et, de plus, il fait rage contre sa passion qui le rend inhumain. Lui qui n'a pas encore seulement trente ans d'âge...

Et demain il travaille, après-demain aussi ; Puis je réapparaîtrai bientôt à sa pensée. Et je le tiens huit jours entiers à ma merci. Combien sont comme Jean ! Combien dans une année ne deviennent pas fous ! ne vont pas au trépas ! Ne leur criez pas : gare !... Ils n'écouteront pas !

SOLUTIONS

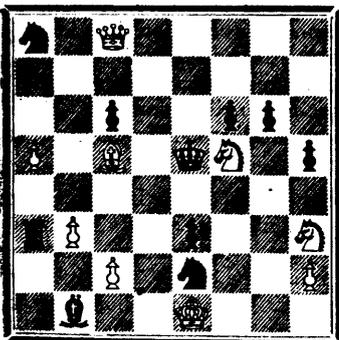
No 479.—Le mot est : Lévres.  
No 480.—Le mot est : Port-ail.

ONT DEVINE :

F. L. A. Taillefer, Ste-Scholastique ; Mlle Cécile DesRoches, St-Janvier ; R. Arcand, Jos Lamontagne, Mlle D. St-Onge, Montréal ; H. Desrosier, Trois-Rivières ; C. Huot, Québec.

LES ÉCHECS

Composé par M. MAX FEIGA  
NOIRS—9 pièces



BLANCS—9 pièces  
Les blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION DU PROBLÈME QUI A PARU DANS LE NO 251

Blancs.	Noirs.
1 C 6e C D	1 R pr. C
2 F 5e C D	2 P 7e R
3 R pr. P, échec déc. et mat.	
Si :	1 R 3e D
2 C 8e F D, échec	2 R 3e F
3 F 5e C, échec et mat.	

**VICTOR ROY,**  
ARCHITECTE

28, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

**HENRI LARIN,**  
PHOTOGRAPHE  
18 -- RUE SAINT-LAURENT -- 18

14900



On fait un breuvage réconfortant et nutritif avec le

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

Le grand dispensateur de forces et de santé. Essayez-le.



MEUBLES DE  
**SALONS DE \$35 A \$250**

CHAISES, FAUTEUILS, DIVANS, SOFAS ET AUTRES MORCEAUX DÉPARÉILLÉS

**WM. KING & CIE.,**

652 — RUE CRAIG — 652

LA MEILLEURE PLACE POUR ACHETER

— DU —

**BON TABAC CANADIEN,**  
CIGARES & CIGARETTES,

EST MAINTENANT AU

No 1786 RUE SAINTE-CATHERINE

Entre les rues Sanguinet et Ste-Elizabeth

HUITRES AU VERRE, GATEAUX, FRUITS, ETC.

Une visite est sollicitée

**HORACE CORMIER**

SIROP

**ANTI-BRONCHITE**

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

**ALF. BRUNETTE**

2561, NOTRE-DAME, MONTREAL

**CASTOR FLUID**

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,  
Chimiste-pharmacien,  
144, rue St-Laurent.

**LONDON ILLUSTRATED NEWS**  
(ÉDITION AMÉRICAINE)

Journal illustré, publié à New-York, contenant 12 pages de texte et 10 pages de magnifiques gravures. Abonnement : \$4 par année ; 6 mois, \$2.50 ; 3 mois, \$1.25 ; le numéro, 10 cents. S'adresser : Potter Building, Park Row, New-York.

**FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED**

Le plus complet des journaux illustrés anglais, publié aux États-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53 et 55, Park Place, New-York (E.-U.).



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démanaison et d'arthres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe,  
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.  
On trouvera les mêmes remèdes au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

**ETABLIE EN 1870**



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.

Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

**HENRI JONAS & CIE**

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Sœurs) MONTREAL

Abonnez-vous au MONDE

ILLUSTRE, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.



**LE TRIO DE MDE. DART.**

Le prix du président Cleveland pour les trois plus beaux enfants au concours de beauté du comté d'Aurora, en 1887, a été décerné à Mollie, Ida et Ray, tous trois enfants de Mde. A. K. Dart, Hamburg, N.Y. Elle nous écrit : "En Août dernier, mes petits enfants tombèrent gravement malades, et comme je ne pouvais trouver aucun aliment qui fût convenable à leur état de santé, je commençai à faire usage de la Nourriture Lactée. Un changement très sensible s'est fait sentir immédiatement et bientôt mes enfants furent aussi bien qu'à jamais, et je considère que ceci est dû en grande partie à la Nourriture Lactée."

La Photographie de ces trois bijoux d'enfants, envoyée gratis à la mère qui donna naissance à un bébé cette année.

**LA NOURRITURE LACTÉE**

est le meilleur aliment pour les enfants nourris au biberon. Il leur conserve la santé et remplace les remèdes dans les cas de maladies.

LA PLUS DELICIEUSE:

LA PLUS NUTRITIVE.

LA PLUS DIGESTIVE. FACILEMENT PRÉPARÉE.

CHEZ LES PHARMACIENS, 25c, 50c, \$1. LA PLUS ECONOMIQUE DE TOUTES LES NOURRITURES.

150 REPAS D'ENFANT POUR \$1.00.

Un traité de valeur sur "La Nutrition des Enfants et des Invalides," gratis sur demande.

WELLS, RICHARDSON & CIE., MONTREAL, P.Q.

CE QUE

**FIT MA TANTE**

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LEON

A fait beaucoup de bien dans notre famille surtout pour notre mère, dont la vie était en danger, affaiblie qu'elle était par la douleur et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait laissée ; ma tante seule pouvait prendre soin d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-Léon chaude, tout comme le thé. Maintenant elle est très forte et se porte bien. Elle repose bien toutes les nuits, bref, elle est complètement changée et a retrouvé toute sa bonne humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS,  
Buffalo N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON

54, CARRE VICTORIA

**M. A. POULIN,**

Téléphone 1432 GERANT, MONTREAL

**SCIENTIFIC AMERICAN**  
ESTABLISHED 1845

Is the oldest and most popular scientific and mechanical paper published and has the largest circulation of any paper of its class in the world. Fully illustrated. Best class of Wood Engravings. Published weekly. Send for specimen copy. Price \$3 a year. Four months' trial, \$1. MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, N.Y.

**ARCHITECTS & BUILDERS**  
Edition of Scientific American.

A great success. Each issue contains colored lithographic plates of country and city residences or of public buildings. Numerous engravings and full plans and specifications for the use of such as contemplate building. Price \$2.50 a year, 25 cts. a copy. MUNN & CO., PUBLISHERS.

**PATENTS**

may be secured by applying to MUNN & CO., who have had over 40 years' experience and have made over 100,000 applications for American and Foreign patents. Send for Handbook. Correspondence strictly confidential.

TRADE MARKS.

In case your mark is not registered in the Patent Office, apply to MUNN & CO., and procure immediate protection. Send for Handbook.

COPYRIGHTS for books, charts, maps, etc., quickly procured. Address

MUNN & CO., Patent Solicitors.  
GENERAL OFFICE: 361 BROADWAY, N. Y.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 9 MARS 1889

## SANS MÈRE

PREMIÈRE PARTIE

(Suite)

Puis il revenait instinctivement vers la couche funèbre où était étendue son bon ange gardien, ainsi qu'il appelait Pauline, pour toujours muette. Est-ce que c'était possible, que jamais plus elle ne lui parlerait ?

Alors, c'était vrai, il était seul pour toujours ! Qu'allait-il devenir ?

Et il se mit à penser à sa vie passée, à ses amours, hélas !... si courtes, avec celle qui désormais ne devait plus s'éveiller du grand sommeil sans rêves où elle venait d'être plongée par la plus implacable des fatalités.

Il la revit petite ouvrière si honnête, si droite, si travailleuse.

Orpheline de bonne heure, elle avait été recueillie par des voisins qui l'avaient aimée, élevée, nourrie par charité.

Une dame riche de la rue Ramey à Montmartre lui donnait ses nippes, pas bien belles, mais qu'elle faisait durer longtemps, tant elle était soigneuse, même toute gamine.

Elle allait chez les sœurs de Clignancourt, mangeant dans le quartier tantôt chez une concierge, tantôt chez une autre, couchant dans une petite mansarde où était morte sa mère, une brave créature comme elle, et qu'on lui avait laissée par charité.

Puis tout de suite après sa première communion, elle avait voulu reprendre le métier de sa mère et était entrée comme plieuse de journaux dans les imprimeries.

Là, au bout de quelques années, elle avait rencontré Eugène, lui aussi employé dans la même maison comme mécanicien.

Elle était toute petite, pas si grosse que deux liards de beurre, néanmoins il avait été tout de suite frappé de l'extraordinaire énergie qui brillait dans ses grands yeux, son unique beauté, mais superbes comme aucuns, déjà pensifs, doux et si droits !

Il avait voulu lui faire la cour, l'accompagner quand elle rentrait chez elle, lui proposer d'aller quelquefois lui tenir compagnie le dimanche.

Comme elle l'avait repoussé, se défendant vaillamment, honnêtement !...

Et sa réputation !... Ce serait du beau si l'on parlait, si on la soupçonnait, elle la fille du quartier !... Oh ! mais non !...

Et l'impression ressentie par l'ouvrier s'était encore accrue, développée, approfondie, un jour qu'elle l'avait grondé.

La veille, il avait fait la noce, et Pauline qui l'avait rencontré lui en avait fait honte le lendemain.

—Que voulez-vous, lui avait-il dit, je n'ai personne au monde, moi non plus, je suis comme les chiens sans maître qui font des bêtises, parce que personne ne les aime. Pour qui voulez-vous que je

travaille, que je peine, que j'économise, puisque je n'ai pas un parent ?...

—Pour la famille qui vous viendra plus tard.

—Jamais, puisque vous ne voulez pas de moi.

Elle rougit, et, le voyant très ému, elle lui répondit :

—Corrigez-vous, nous verrons après.

Pour l'amour d'elle, il avait alors renoncé à la noce, au jeu, au café, à la ballade, et était devenu un ouvrier modèle.

Comme il avait été heureux, à cette époque.

Leur mariage était décidé parce qu'elle avait confiance.

Pauline admettait Eugène dans la petite mansarde, où jusque-là il n'avait jamais mis les pieds.

Et son amour augmentait encore en la voyant de plus près.

Comme elle était sage, raisonnable, économe ; vivant de presque rien avec les deux sous de lait qui lui faisaient à peu près toute la journée ; rapportant encore des brochures à plier chez elle, au lieu d'aller courir et se promener comme les autres.

La malheureuse agonisait seule, aux environs d'Orléans.

Elle ne put pas refuser et partit.

Elle demeura un mois absente, à peu près.

Quand la jeune femme revint, Eugène s'était fait renvoyer de la maison où il travaillait.

On était en morte saison, les affaires n'allaient pas, il ne trouvait pas, disait-il, à s'embaucher ailleurs.

Alors l'ennui, la solitude, le désespoir réunis, lui avaient fait reprendre sa vie de garçon.

De nouveau, il s'était ancré au café où il jouait plus que jamais, où il buvait avec les amis, où il rigolait à tire-larigot.

Rien, ni les pleurs, ni les supplications de Pauline, ne purent le faire revenir à l'ouvrage.

Et les petites économies s'en allèrent toutes sous le sou, semaine par semaine.

A sa femme qui lui reprochait doucement sa paresse il répondait effrontément :

—Non, je ne suis pas paresseux, mais je ne trouve rien, absolument rien.

Déjà le linge, les quelques bijoux de Pauline commençaient à prendre le triste chemin du Mont-de-Piété.

C'était juste au moment où Georges Chaniers venait de louer l'usine de la rue de Belleville, Eugène qui était entré chez un entrepreneur fut envoyé pour certains travaux.

Pierre de Sauves, qui le vit à l'œuvre, resta frappé de son intelligence et de son adresse.

Il l'embaucha, et peu à peu le prit en affection.

Mais depuis, que de fois la noce et la fête ne l'avaient-elles pas attiré de nouveau, malgré l'intérêt du patron et l'affection de Pauline.

Et maintenant qu'elle était raide et froide devant ses yeux, se reprochait-il assez amèrement de l'avoir rendue malheureuse, de ne l'avoir pas écoutée, d'être cause d'une douleur plus grande, ou d'une angoisse plus profonde.

N'était-ce pas le mauvais sang qu'elle avait fait, ou le travail forcené auquel la pauvre femme s'était livrée qui l'avait mise où elle était ?

Ah ! le sans cœur, la canaille, l'incorrigible gredin qu'il représentait !...

De nouveau, il se leva, alla vers la morte, couvert de baisers et de larmes son pauvre front glacé.

—Ma Pauline ! murmurait-il, ma Pauline, pardonne-moi, je t'aime tant !...

Puis tout à coup il se redressa, s'arracha les cheveux, tandis que de rauques sanglots s'échappaient de sa poitrine.

—Fini !... c'est fini !... Morte, morte... on va l'emporter !...

Ah ! pourquoi est-elle partie au moment où avec la petiotte, le repentir, le vrai cette fois-ci, entrait dans son âme ?...

Comme il aurait travaillé pour l'enfant !...

Comme il serait devenu bon, en voyant grandir son chérubin sur les genoux de Pauline.

Tandis qu'à présent que faire ?

Se séparer de l'enfant pour le faire nourrir ?

Et en rentrant toujours la maison vide, le foyer désert, l'âtre froid...

Non pas ça !

Il se révolte, il crie, il blasphème.

A-t-il peu de chance, tout de même !...

Tout à coup, il réfléchit :

Ah ! s'il avait de l'argent !...

Ses yeux brillent, son front s'assombrit, son visage devient très dur.

Il tombe assis à l'autre extrémité de la chambre.



Eugène Gages pose sa fille à lui, à la place de la petite Chaniers.— Voir page 10, col. 3.

Aussi quel joli petit mobilier elle avait acheté en se mariant !...

Et comme Eugène était fier lorsqu'il conduisait quelque ami chez lui, après la noce.

Il gagnait de bonnes journées qu'il rapportait alors fidèlement à la maison ; Pauline avait voulu absolument continuer son métier ; mais après le pliage au journal, elle trouvait encore assez de temps pour raccommoquer les vêtements de son mari, tenir le ménage avec la propreté flamande qui était son fort, préparer de bons repas substantiels, en un mot elle faisait à Eugène une vie autrement douce, heureuse, aisée, que tout ce qu'il avait pu rêver de plus beau.

Quel bonheur, qu'elle intimité, qu'elle joie avait été alors celle du petit ménage !

La fatalité avait voulu que Pauline fût appelée au lit de mort de la sœur de sa mère.

le coude appuyé sur la table que la bonne Mme Lu-reau a roulée du côté du jardin.

#### VI.—UN CRI DANS LA NUIT

Tandis que ces tristes événements se passaient dans la petite maison de la rue Pixérecourt, l'hôtel des Chaniers avait aussi son bouleversement et ses angoisses.

Dans l'après-midi, Adèle se trouva subitement très malade.

Une demi heure après, le docteur arrivait.

C'était un ami de Georges, très habile, et dont la réputation commençait à être très grande.

Vers le milieu de la soirée, une belle petite fille fit son entrée en ce monde.

Georges se pencha sur le lit, les enlaça, les étreignit, toutes les deux, et les couvrait indistinctement de baisers fous :

—O mes amours ! dit-il, comme je vous adore... Avec quelle joie je vais travailler pour vous !...

Le docteur revenait.

Du seuil de la porte, il vit la scène.

—Eh bien !... Eh bien ! fit-il avec indulgence, en voilà une jolie histoire !... Voulez-vous bien laisser ma malade tranquille, monsieur Chaniers, s'il vous plaît.

—Docteur, ne grondez pas, je suis si heureux !

—Oui ! Oui ! C'est entendu, mais vous le serez bien davantage dans quelques jours, lorsque Mme Chaniers promènera son bébé dans le jardin. Pour cela, il faut m'obéir ?

—Et faire, quoi, terrible docteur ?

—D'abord le moins de bruit possible. Ensuite ne pas la faire parler, ne pas lui parler, ne pas lui donner d'émotion. Vous voyez que vous êtes tout à fait en train de réaliser ce programme-là !

—Les émotions douces ne font pas mal, docteur.

—Autant que les autres, dans l'état où est Mme Chaniers. Pour le quart d'heure, je suis le maître, et je commande.

—Parlez, docteur, on vous obéira.

—Madame va aussi bien que possible, mais je ne veux pas compromettre ce bien-être. Vous non plus, n'est-ce pas ?

—Certes !

—Eh bien, vous allez la laisser seule, la garde que j'ai amenée avec moi la veillera avec mes instructions particulières.

—Je vous en supplie, docteur, permettez-moi de ne pas la quitter.

—Il n'y a pas de danger.

—Je ferai si peu de bruit.

—Non, vous ne pourriez pas vous empêcher de remuer, de vous lever pour la regarder.

—Vous vous trompez, je ne ferai pas un seul mouvement.

—Non, encore une fois. Rien que l'émotion de vous savoir à côté l'agiterait. Elle ne dormirait point. Or, il faut qu'elle repose.

—Mais moi, monsieur, demanda Suzanne avec une expression d'ardente prière, vous allez me donner la permission de rester, n'est-ce pas ?

—Pas davantage. D'ailleurs, il faut que vous vous occupiez du bébé, et que vous vieilliez sur lui.

—Laissez-moi ma fille, supplia Adèle très bas.

—Demain, je vous la rendrai et vous ne la quitterez plus si vous êtes sage jusque-là, mais ce soir, il faut reposer, c'est ça l'essentiel. Il est tard, minuit et demi. Je reviendrai de bonne heure demain matin, et je veux vous trouver très bien. Allez, donnez-moi cette demoiselle que je veille moi-même à son premier coucher.

Et très doucement, avec une adresse de femme, le médecin enleva Mlle Georgette qui était sage comme une petite image.

—Là, mademoiselle, dit le docteur en couchant lui-même la petite sur ses langes de batiste, dormez bien, et n'éveillez pas votre maman.

Puis s'adressant à Suzanne :

—Donnez-lui à sucer cette nuit un peu d'eau sucrée dont vous imbiberiez un petit morceau de toile, cela suffira jusqu'à demain matin. Et vous, ma chère enfant, dormez afin d'être vaillante au jour, et de remplacer la garde quand elle ira se reposer.

Un grand divan était dans le cabinet.

—Je m'étendrai là-dessus, docteur, dit la jeune fille.

Le médecin n'avait plus rien à faire dans la

maison où nulle complication n'était plus à craindre, il s'appêta à regagner sa demeure.

—Je vous accompagne jusqu'en bas, docteur, lui dit Georges ; et puisque vous m'interdissez la chambre de ma femme, je descends, ça me fera prendre l'air.

Ils disparurent en effet tous les deux, éclairés par Suzanne, qui resta penchée sur le palier d'en haut, n'osant pas s'éloigner du berceau où reposait déjà l'enfant qui lui était confiée.

Le temps qui avait été très chaud tout le jour venait de tourner à l'orage.

—Enfin, voilà un peu d'eau, dit le docteur, il en était temps, c'est qu'on étouffait depuis quelques jours !...

—Il va faire un temps de chien, dit Georges, si vous attendiez. Nous resterons à fumer quelques cigares dans le salon d'en bas, voulez-vous ?... Ma femme ne nous entendra pas. Je vous accompagnerai jusque chez vous quand l'averse sera passée.

—Merci, on serait trop inquiet à la maison. Je marche vite, je trouverai des voitures à la station du boulevard de Belleville, au coin du faubourg du Temple. Il n'est pas une heure, il y a encore du monde partout.

—Voyez plutôt sur la place des Fêtes, c'est à côté.

—Merci, j'aime mieux aller jusqu'au boulevard, même sous la pluie, marcher me fait du bien.

Tout à coup, Georges s'arrêta au milieu de la cour.

—Qu'est-ce que c'est ? demanda le médecin.

—Je vois de la lumière passer entre les rideaux de mon cabinet, et j'en suis étonné.

—Chez-vous !

—Non, dans mon cabinet de travail à l'usine. Là voyez-vous ce mince filet brillant ?

—Oui.

—C'est d'autant plus extraordinaire, que lorsque j'ai fermé la porte hier au soir, les rideaux étaient relevés, j'en suis sûr. Et maintenant ils sont baissés.

—Voulez-vous que nous allions voir ce que c'est ? demanda le docteur.

Mais Georges avait réfléchi.

—Merci, dit-il. Ça ne peut être que mon beau-frère Pierre de Sauves, qui aura reçu du Havre la dépêche que je lui ai envoyée à deux heures, il aura pris l'express de six heures, et vient d'arriver.

On arrivait à la rue dont la porte était entr'ouverte.

Une voiture descendait très vite sous l'orage à quelques mètres en avant, probablement le fiacre qui avait porté M. de Sauves de la gare Saint-Lazare à Belleville.

Georges le héla.

Mais sa voix se perdit dans le bruit du tonnerre dont les premiers roulements commençaient.

—Laissez, dit le médecin, j'en trouverai un en route. A vous revoir, à demain ! Surtout n'éveillez pas votre femme et ne laissez pas votre beau-frère entrer dans sa chambre avant que je ne l'aie revue.

—N'ayez pas peur. Ce sera fait.

Les deux hommes se serrèrent la main et se séparèrent.

Le médecin s'éloigna rapidement, allant vers le boulevard, tandis que Georges Chaniers, après avoir soigneusement fermé la porte de la rue, se dirigeait vers son cabinet situé au rez-de-chaussée de l'usine. L'averse maintenant faisait rage.

Seule dans l'obscurité opaque, la raie lumineuse qui passait entre les rideaux mal joints du cabinet scintillait très vive et très distincte.

Enfin, Georges atteignit le seuil de l'usine.

Il ouvrit la porte, il entra.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'un coup de tonnerre plus violent que les autres ébranla la maison du faite à la base, tandis que le ciel apparaissait zébré d'ardents serpents de feu.

Au même moment, un cri aigu, atroce, terrible, cri de suprême appel ou d'indicible souffrance, cri de bête ou d'homme qu'on égorge, traversa l'air, dominant tout, même les éclats de la foudre, même le bruit de la pluie tombant toute droite sur les ardoises de la toiture, même les hurlements du vent tourbillonnant et se déchaînant en une formidable tempête sur les hauteurs de Belleville.

Cinq minutes à peine s'écoulèrent encore, et la

raie lumineuse des rideaux s'éteignit puis bientôt après, la porte de l'usine se rouvrit, et une forme humaine apparut vaguement à la lueur des éclairs qui continuaient à jeter sur la terre leurs lumières éblouissantes mais si rapides.

Cette forme était bizarre, on eût dit un homme de taille moyenne, qui portait sur ses épaules un fardeau sous le poids duquel il pliait.

Mais l'éclaire avait passé, l'obscurité était redevenue opaque, profonde, impénétrable... On ne voyait plus rien, on n'entendait plus rien.

#### VII.—OU EST-IL ?

La morte repose toujours sur sa couche funèbre, mais elle est seule.

La pauvre petite orpheline est déposée dans ses langes, au bout du lit de sa mère. Elle dort, inconsciente de son malheur : premier sommeil, à côté du suprême repos !...

Bientôt, Gages apparaît au seuil de la chambre. Il est aussi pâle que la morte, il chancelle...

Il prend la petite fille dans ses bras et la considère longtemps, farouche...

—Je ne veux pas rester en France, dit-il enfin ; la solitude, les camarades... les vieilles habitudes... ça irait mal !... Je vais partir pour l'Amérique après-demain. Oui, je partirai à moins que... Il regarde vers la porte, on dirait qu'il a entendu quelqu'un, il a peur !...

Au bout de quelques minutes, il se rassure, et continue s'adressant toujours à sa fille :

—Je ne peux pas t'emporter, mon pauvre trésor qui me coûte déjà si cher !... Il faut que je me sépare de toi !... Mais je ne veux pas te confier à une nourrice, cela non jamais !... Non, je te veux riche, heureuse, aimée !... Viens, mon amour, viens !...

Il s'en va de nouveau. Il emporte l'enfant... Il descend vers les jardins et se dirige tout droit vers la maison des Chaniers. Il marche un peu vite devant lui, sans hésitation, sans crainte.

D'abord, il connaît admirablement les êtres, puis la nuit est toujours profonde malgré l'orage qui ne gronde plus, et la pluie tombe encore. A ses allures, on voit qu'il a son plan. Il ouvre la porte du petit hôtel qui n'est point fermée à clef ; il se déchausse, et ne fait pas plus de bruit qu'un chat.

Il écoute...

Le plus profond silence règne dans la petite maison.

Une dernière fois, il écoute.

—Tout le monde est éreinté, se dit-il ; la nuit s'avance, chacun dort. La petite fille doit être gardée par Suzanne, à son âge le sommeil est profond... elle ne m'entendra pas !

Comment Eugène sait-il que chez les Chaniers une petite fille également vient de faire son entrée en ce monde !... Et comment ce projet a-t-il pu naître en lui de venir apporter sa petite orpheline à la place de cette enfant déjà si aimée, si choyée ?

—Allons, se dit-il encore, courage !... Si on s'éveille, je dirai que ma femme est morte, que je suis désespéré, que ma fille va mourir de faim, que je l'apporte pour qu'on la soigne au moins jusqu'au jour !...

Il rit silencieusement... Une trouvaille, cette idée... Si on le pince, il a son prétexte pour que sa présence ne soit pas jugée trop extraordinaire.

Il sait où couche Suzanne.

Enfin, il y arrive dans la chambre. Une sueur froide l'inonde malgré son aplomb formidable. Il met cinq minutes à écouter, à saisir le loquet, à le faire tourner sans bruit. Un craquement se fait entendre dans le corridor.

Que va-t-il se passer ?... C'est peut-être la garde qui vient voir comment va l'enfant ! Malgré son prétexte, quel scandale, si on le trouve là... Des explications, des mots... du bruit... et... le reste !... Ses yeux s'arrondissent.

Une effroyable peur l'étreint. Mais non, il s'est trompé, le craquement ne continue pas, il n'y a personne.

Cette fois-ci, il entr'ouvre la porte, il passe un tout petit peu la tête.

Dans son berceau, l'enfant repose ; sur le divan, tout à côté, Suzanne est étendue tout habillée.

A pas de loup, le misérable s'approche.

D'une main, il soulève Georgette ; de l'autre, il pose sa fille à lui à la place de la petite Chaniers.

A suivre

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 9 MARS 1889

## GUET-APENS

TROISIÈME PARTIE

HONNEUR POUR HONNEUR

IX

Le soir, la scène de tous les jours.

Le ciel s'est éclairci. Il fait un peu plus froid. La gelée est forte. Au ciel d'un bleu sombre étincelle une poussière de diamants. Les étoiles sont si nombreuses, semblent si rapprochées, qu'on dirait vraiment, ce soir-là, une poussière répandue d'où s'échappent des rayonnements de feu. La nuit est sombre et calme.

Le vent, qui depuis quelques jours soufflait en tempête, se tait.

On dirait que la nature fait silence pour mieux se recueillir devant le drame qui va se passer.

Un homme rôde autour de la fabrique quand le soir arrive et va se cacher près du mur qui enclôt le jardin. C'est Courlande.

On peut avoir besoin de lui à la fabrique. Il ne s'éloigne pas, prêt à se montrer, si Lucienne l'appelait.

De l'endroit qu'il a choisi pour se cacher, il distingue très bien les fenêtres de la chambre où est Claudine. Ces fenêtres sont les seuls éclairées sur cette façade de bâtiment.

Tout à l'heure, lorsqu'il est arrivé, il y avait une ombre derrière les rideaux.

Lucienne guettait l'arrivée de l'agent.

Il avait agité son mouchoir. Elle l'avait vu, et sans doute tranquilisée par la présence de cet ami courageux et avisé, elle n'avait plus reparu.

Georges était resté près de Claudine jusqu'à sept heures. A sept heures, il était descendu dans la salle à manger. Mais il n'avait touché à rien.

— Tu es plus souffrant ? demanda Montmayer avec indifférence, habitué qu'il était à l'état maladif de son frère.

— Oui.

— Ne veuille pas auprès de Claudine, comme tu t'obstines à le faire tous les jours. Cela te fatigue. Va te reposer.

— Je suivrai ton conseil.

Il se lève et rentre dans sa chambre.

Montmayer ne s'occupe pas de lui davantage.

Georges ne reste que quelques minutes chez lui et tout de suite va chez Claudine. Lucienne le fait entrer dans la chambre où elle se tient la nuit. A cette chambre est contigu un petit cabinet de toilette.

— Lorsque Jean viendra, vous vous cacherez là, dit-elle, et vous attendrez que je vous appelle.

— Bien !

Il s'assit en tremblant et s'essuya le front avec son mouchoir. Ses dents claquaient.

— Du courage ! dit doucement Lucienne.

— Je voudrais être mort !

— N'oubliez pas, Georges, que, quoi qu'il arrive, Claudine vous aime et vous aimera toujours.

— J'ai besoin de le croire pour ne point mourir de terreur.

Les heures s'écoulèrent. A neuf heures, Jean entra. Il s'installa comme il faisait d'habitude et se mit à lire. Lucienne s'était retirée. Jean était inquiet.

La dose d'arsenic administrée la veille aurait dû tuer Claudine. Certes, la jeune fille ne l'avait pas vue. Le matin, le verre de sirop était vide, mais c'était Lucienne sans doute qui l'avait jeté pour le remplacer par un autre.

Claudine boirait-elle cette nuit-là ? Si elle buvait, elle était morte. Si elle n'avait pas soif, elle était sauvée une fois encore. Et pour combien de temps ?

Claudine, ce soir-là, saisie par le côté étrange et si profondément dramatique de la situation, un

frère surveillant son frère pour le surprendre dans l'accomplissement du plus lâche de tous les crimes, Claudine se tournait et se retournait dans son lit sans pouvoir s'endormir.

Elle ne voulait pas feindre le sommeil, Montmayer aurait pu s'en apercevoir et en concevoir des soupçons. Elle entendait les heures sonnées, les demies ; la nuit s'écoulait, le sommeil fuyait ses paupières.

Montmayer le remarquait.

— Pourquoi ne dormez-vous pas, Claudine ?

— Je n'en sais rien. Pourtant je suis bien fatiguée.

— Peut-être que l'obscurité vous aiderait à vous endormir. Voulez-vous que j'éteigne la lampe ?

— Cela vous empêcherait de lire.

— Qu'à cela ne tienne.

— Non. J'aime mieux la lumière.

Elle resta immobile, les yeux fermés. Montmayer reprit sa lecture. De temps en temps il relevait les yeux et regardait la malade. Presque toujours, les regards de l'assassin se rencontraient. Et Jean baissait les yeux.

Vers trois heures du matin, pourtant, Claudine sentit que le sommeil s'emparait de son esprit.

— Je vais enfin dormir, dit-elle doucement.

— Enfin ? murmura Montmayer.

Et, en effet, bientôt la respiration de la jeune fille devint plus régulière. C'était un souffle égal, léger, presque imperceptible qui sortait de ses lèvres entr'ouvertes. Mais son sommeil, quand même, était sans doute troublé par de mauvais rêves, car parfois, sur la couverture, ses mains se crispèrent comme si elle voulait écarter quelque cauchemar.

Montmayer ferma son livre, se leva et s'approcha lentement du lit, s'arrêtant de marcher chaque fois que ses pas avaient fait craquer le plancher.

Il l'observa longtemps, puis revint, comme il faisait tous les soirs, près de la porte de la chambre de Lucienne, écouta d'abord, entr'ouvrit cette porte, regarda.

Lucienne, comme sa sœur dormait.

Il referma la porte et se dirigea vers le guéridon.

A peine s'était-il éloigné que Lucienne, tout habillée, se glissait de son lit et allait vers le cabinet de toilette.

Georges attendait là, assis, les mains sur les genoux, les yeux entourés d'un large cercle noir, très enfoncés dans l'orbite, les lèvres blanches, pâle à faire peur.

— Venez ! dit-elle.

Il essaya de se lever, mais ses forces le trahirent. Il ne le put et fut obligé de se rasseoir.

— Venez ! dit-elle une seconde fois. Tout à l'heure il sera trop tard !

— Je ne pourrai jamais, dit-il à voix basse.

— Appuyez-vous sur moi !

Elle le souleva, avec une vigueur qu'elle ne se connaissait pas, et ainsi soutenu, il fit le trajet du cabinet de toilette à la porte de la chambre.

Il avait repris un peu d'énergie. Toujours appuyé sur Lucienne, il regarda, écartant la lourde tapisserie qui retomrait sur la porte.

Montmayer arrivait au guéridon et là, après un dernier coup d'œil sur le lit, prenait le verre de sirop et y versait une poussière blanche.

Il replaçait le verre, retournait à son fauteuil, près de la table ; mais ses mains en se posant sur son livre tremblaient terriblement. Et par deux fois le misérable s'essuya le front.

Quant à Georges, il était effrayant à voir. Ses traits s'étaient décomposés. Une sorte de rictus comme on en voit à certains morts détendait ses lèvres et laissait apercevoir ses dents. Il eut, à cette minute suprême, un moment de folie, certes. Il regardait Lucienne sans la reconnaître et ses yeux étaient si effarés, si hagards, que Lucienne craignit qu'il ne commît quelque imprudence.

Cela dura peu, par bonheur.

Il se remit, regagna sa cachette et là redevint immobile, les bras ballants, la tête inclinée sur la poitrine, dans une prostration absolue.

Lucienne, de son côté, s'était rejetée sur son lit. Il était temps.

Montmayer croyait avoir entendu du bruit dans la chambre de la jeune fille et venait soulever la portière et s'assurer que Lucienne dormait.

Il la retrouvait ainsi qu'il l'avait laissée tout à l'heure. Il n'y avait donc rien à craindre de sa part. Elle n'avait rien vu.

Quelque temps après, ainsi qu'elle en avait l'habitude tous les matins, Lucienne remplaçait Montmayer. Celui-ci rentrait dans sa chambre.

Lucienne ferma la porte à clef.

— Nous sommes seuls, dit-elle.

Alors apparut Georges, ou plutôt le fantôme de Georges. Il se dirigea, chancelant sur ses jambes, vers le guéridon, prit le verre et d'un brusque mouvement le porta à ses lèvres.

Lucienne, qui le guettait, l'arrêta.

— Malheureux, qu'alliez-vous faire ?

— Je veux boire ce verre destiné à Claudine. J'ai soif.

— C'est la mort.

— Eh bien ! la mort pour moi, n'est-ce pas la délivrance ? Lucienne, donnez-moi ce verre.

— Non.

— Je vous l'ordonne.

— Non.

— Je vous en supplie, Lucienne, ayez pitié de moi. Cette vie est horrible. Je ne puis plus la supporter. Laissez-moi en finir.

Alors, du fond du lit sortit une voix douce :

— Pourquoi trouvez-vous la vie horrible ? Est-ce votre faute, s'il y a au monde des méchants et des criminels ? Il y a aussi des âmes nobles, des êtres qui souffrent et que l'on plaint.

— Vous me plaignez, Claudine !

— Je fais mieux que cela, je vous aime.

— Malgré tout ?

— Puis-je vous rendre responsable du crime de votre frère, du crime que vous venez de surprendre et de celui qu'il a commis sur Bourreille ?

Georges était anéanti. Elles savaient tout. Claudine se pencha sur le bord du lit et saisit la main tremblante du malade.

— Georges, vous l'avez entendu, je vous aime malgré tout. Est-ce donc que cela ne suffit pas pour vous rendre la vie moins insupportable ?

— Vous êtes un ange et vous méritez d'être heureuse ! Moi, je suis marqué pour mourir.

— Vous guérirez !

Il hochait la tête et ne répondit pas. Mais il pensait :

— Je ne veux pas guérir.

Lucienne avait conservé le verre destiné à Claudine.

Georges, le montrant du doigt.

— Que contient-il ?

— De l'arsenic.

— Vous en êtes sûre ?

— Oui.

— Qui vous l'a dit ?

— Un expert chimiste de la préfecture. C'est la quatrième fois que Jean verse du poison à Claudine.

Georges réfléchit. Puis tout à coup, avec un accent singulier :

— C'est bien ! dit-il.

Et, se tournant vers Claudine :

— Vous n'avez plus rien à redouter de mon frère !

Montmayer, ce matin-là, se leva plus tard que d'habitude. Il n'avait pas dormi. Ses nuits étaient lourdes et fatigantes depuis longtemps. Il n'avait pas pu trouver le sommeil. La pensée de Claudine se tordant dans d'épouvantables convulsions hantait son esprit.

— Elle est peut-être morte ! se dit-il en s'habillant.

Mais il réfléchit qu'on l'eût appelé, qu'on fût venu le réveiller, si un malheur était arrivé !

— Si elle n'est pas morte, c'est qu'elle n'a pas bu ! . . .

Et, l'espace d'une seconde, le vague et instinctif pressentiment d'un piège, d'un danger couru, traversa son imagination. Mais il haussa les épaules. Quel piège ? Quel danger ?

Il s'habilla lentement, plus lentement que les autres jours. Pourquoi ? Il ne s'en rendait pas compte. Mais il avait peur de sortir de chez lui. Il ressentait un fardeau sur la poitrine.

— Tiens ! tiens ! murmura-t-il ; est-ce que je deviendrais lâche ? Il est bien temps !

Il ouvrit sa fenêtre et jeta un coup d'œil dehors.

Rien d'extraordinaire ne se manifestait autour de la fabrique. Les travaux n'étaient pas encore recommencés. La fabrique était déserte. Il n'y avait plus de Prussiens. Au loin, on apercevait Paris dans son brouillard, sous un ciel blanc et bas, chargé de pluie.

Il n'y a certainement rien de changé. Pourquoi dès lors ai-je peur ?

Il était habillé. C'était l'heure du déjeuner. Il allait savoir par Lucienne des nouvelles de Claudine. Il ouvrit sa porte pour sortir et eut un geste de surprise. Georges était là.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi, derrière ma porte ?

— Je t'attendais.

— Depuis longtemps ?

— Depuis huit heures du matin.

— Est-il près de midi ? Ne pouvais-tu frapper et entrer ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Tu dormais, sans doute, d'un profond sommeil. Je tenais à ne te point troubler.

— Qu'as-tu à me dire ?

— Rentrons.

Soit ; mais dépêche-toi. J'ai faim.

Tu n'as perdu ni le sommeil ni l'appétit ; tu es bien heureux.

Je suppose que ce n'est pas pour recommencer tes jérémiades que tu viens me trouver ?

Jean, une heure grave dans ta vie vient de sonner.

— Ah ! ah ! fit le misérable en ricanant.

Ecoute et prends bien au sérieux surtout ce que je vais te dire. Nous avons trop attendu, Jean. Voici que Doriat va bientôt payer de sa tête un crime qu'il n'a pas commis. Cette abomination ne peut s'accomplir.

Je me doutais que tu allais recommencer.

Ecoute-moi, te dis-je. Je ne viens plus pour te convaincre, ni pour te supplier, ni pour tâcher de t'attendrir. Je viens ici donner des ordres.

Montmayer haussa les épaules

— Le pauvre garçon ! murmura-t-il, il est devenu fou.

— Des ordres, entends-tu ?

— Cela doit te changer, car tu as passé ta vie à m'obéir. Je suis curieux de te voir dans ton nouveau rôle. Parle. Sois bref. Je t'ai dit que je meurs de faim !

J'ai vécu trop longtemps avec le souvenir de Doriat. Ce remords est devenu insupportable.

Ce crime est le mien. Tu ne l'as ni conçu ni exécuté.

Peu importe. Je le connais. Et le connaissant, je ne puis pas laisser périr cet homme à ta place.

Alors, quel est ton projet ?

— Tu veux dire quels sont mes ordres ? Je veux que tu sauves Doriat.

Je ne le veux pas. Mais, en supposant que je le veuille, comment le pourrais-je ?

— En te livrant.

Tu parles sérieusement ? Je te dirai comme je ne sais plus quel personnage dans un drame du boulevard : " Mais c'est ma tête que tu demandes-là ! "

— Tu vas écrire une lettre au juge d'instruction de Versailles. C'est toujours M. de Moraines, ton ancien condisciple, qui, après avoir fait la guerre, est venu reprendre sa place au parquet de Versailles.

— Et dans cette lettre ?

— Tu lui raconteras toute l'histoire de ce crime, depuis le jour où vaincu par la mauvaise chance tu as conçu l'idée de voler, jusqu'au jour où poussé par le remords tu as voulu sauver la tête de Doriat.

— C'est tout ?

— Tu lui donneras toutes les preuves possibles, afin qu'il ne puisse douter. Tu diras dans quelles circonstances le crime s'est commis, pourquoi tu te trouvais là au moment de l'enquête, d'où venait ton émotion, enfin, et tu n'oublieras aucun des détails qui pourraient former sa conviction. Du reste, tu avoues, on te croira. Et pour que ton repentir paraisse sincère, tu indiqueras à M. de Moraines où tu as caché les 50,000 francs volés à Bourreille. Ils sont toujours dans un coffret au fond du vieux puits ?

— Toujours, mais pas pour longtemps, je l'espère,

car je vais les utiliser et bientôt ils auront prospéré entre mes mains.

— Tu vas donc écrire cette lettre. Hâte-toi.

— Je n'écrirai rien du tout. Je n'ai pas envie de tâter de la guillotine. Peste ! comme tu y vas !

— Hâte-toi, te dis-je. Cette lettre écrite, tu me la remettras.

— Ah ! c'est toi qui te chargeras de me dénoncer ?

— Oui.

— Jolie besogne. Mes compliments !

— Mais j'attendrai, pour porter ton aveu aux juges, que tu te sois mis à l'abri des lois de ton pays. Quand tu seras en Amérique, j'irai tout révéler à M. de Moraines. Ta vie sera sauvée, sinon ton honneur.

— Ah ! c'est une solution, cela.

— Tu acceptes ?

— Je refuse.

— Malheureux !

— Tu es fou, pardieu, de me faire une proposition pareille !

— Réfléchis, Jean, je t'en supplie, réfléchis.

— N'en parlons plus, hein ?

— Tu cours à ta perte !

— Je ne crains rien !

— Qui sait si tu ne côtoies pas un abîme.

— Tu m'en avertirais.

— Peut-être !

Montmayer tressaillit et se rapprocha de Georges, le regarda dans les yeux, avec persistance.

— Tu connais quelque chose ?

— Prends garde !

— Parle ! que sais-tu ?

— Je sais que l'heure est venue de te repentir. Crois-moi ! Je sais que tarder davantage, c'est te perdre.

— Parle, te dis-je, parle !

— Je ne sais rien de plus.

Montmayer haussa les épaules et murmura : — Je suis bien sot de m'occuper des paroles de ce malade !

— Tu ne me crois pas !

— Non.

— Tu refuses d'écrire la lettre que je te demande ?

— Je refuse.

— Tu ne veux pas sauver Doriat ?

— Sa mort est nécessaire à la tranquillité de ma vie.

Georges garda un moment le silence.

Puis, tout à coup, il répéta les deux mots bizarres qu'il avait dit la nuit même à Claudine, avec le même accent, les yeux demi-fermés et hochant la tête :

— C'est bien. J'ai fait tout ce qui dépendait de moi. Je n'aurai rien à me reprocher.

Montmayer descendait à la salle à manger.

Midi sonnait.

Georges suivait son frère. Au moment où Jean, la main tendue, allait ouvrir la porte, Georges l'arrêta et lui demanda à voix basse :

— Jean ?

— Eh bien !

— Une dernière fois ?

— Tu m'ennuies.

— Jean, dans une seconde il sera trop tard.

— Assez !

— Il ouvrit la porte, et poussa un cri de surprise.

Il s'attendait à ne rencontrer personne dans la salle à manger, Lucienne se faisait servir auprès du lit de sa sœur, et Georges l'accompagnait.

Or, elle était pleine de monde.

Et ce n'était pas l'étonnement seul, qui avait fait pousser ce cri à Montmayer, c'était aussi l'épouvante.

Son premier mouvement fut de retourner à la porte et de sortir.

Mais il n'était plus temps.

Deux hommes lui barraient le chemin et venaient de se jeter entre la porte et lui.

De ces deux hommes, l'un lui était inconnu.

Mais l'autre, il lui sembla l'avoir rencontré déjà.

Et il se rappela tout à coup le paysan qui, quelques semaines auparavant, avait apporté à Lucienne une lettre de Claudine.

Cet homme lui souriait et le saluait avec politesse

C'était notre ami Courlande.

En face de lui, tous très pâles et très émus, mais pourtant graves, d'une gravité qui fit passer dans le dos du misérable un frisson de terreur, se tenait M. de Moraines, le juge d'instruction, ayant auprès de lui un homme à cheveux blancs, à la mine fûtée, qui tenait une serviette sous son bras : le greffier.

Lucienne, debout, les bras passés autour de Claudine, demi-couchée dans un fauteuil, Lucienne, comme si elle n'était pas sûre maintenant que sa sœur était sauvée, semblait, à l'entrée de Montmayer, vouloir ainsi la protéger encore.

Georges avait quitté son frère et était allé prendre place au milieu de ceux qui étaient là, de telle sorte que le misérable se trouvait seul, debout dans la salle, comme un accusé comparaisant devant ses juges.

Et parmi les juges, il y avait encore :

Sarlat, le chimiste, et Gauthier Bourreille, le bras en écharpe.

Le premier moment d'angoisse passé, Montmayer essayait de reprendre un peu de sang-froid,

Il jeta sur Georges un regard de haine et de mépris.

Mais le fiévreux ne le regardait pas.

— Tout ce monde ! dit-il d'un ton léger. Claudine levée. J'en suis heureux ! M. Gauthier Bourreille, quelle surprise ! Je savais que vous aviez été blessé à la dernière bataille. Moraines, toi aussi tu as été blessé. C'est aimable de s'être souvenu de moi et de m'avoir fait visite.

Et, se tournant vers Sarlat et le greffier qu'il ne connaissait ni l'un ni l'autre :

— Messieurs.

Puis, tendant la main à M. de Moraines :

— Cher ami, que je suis donc heureux de te revoir !

M. de Moraines resta impassible et ne tendit pas sa main.

Montmayer insista.

— Eh bien ! Moraines, à quoi penses-tu ?

— Montmayer, dit le juge, je ne suis pas votre ami. Je ne suis ici qu'un magistrat chargé de faire justice.

— Et en quoi cela peut-il m'intéresser, je te prie ?

— Je vais vous le dire. Greffier, mettez-vous à cette table. Montmayer, au nom de la loi, je vous arrête.

— Moi ? Tu m'arrêtes ? Quelle est cette plaisanterie ? Et pourquoi, s'il te plaît ? De quoi m'accuse-t-on ?

— D'un assassinat, d'un vol et d'une tentative de meurtre.

— Oh ! oh ! fit Jean, essayant de rire, quelle besogne. Nous ne sommes pas encore en carnaval, cependant, et s'il y a une gageure sur mon compte, je voudrais...

M. de Moraines l'interrompit, sans impatience :

— Montmayer, vous êtes prévenu d'avoir assassiné Bourreille et de lui avoir volé 50,000 francs.

— C'est donc sérieux ?

— Répondez.

— Et que voulez-vous que je réponde à pareille question ?

— La vérité.

— La vérité c'est que j'ignore de quoi vous parlez et que je trouve votre accusation absolument ridicule. Pourquoi aurais-je assassiné Bourreille ? Je ne le connaissais pas. Pour le voler ? Je ne suis pas riche, mais la fabrique suffit à mes besoins. Elle ne chômait pas avant la guerre, et dans quelques jours les travaux reprendront.

— Est-ce tout ce que vous avez à dire ?

— Qui m'accuse, en somme ?

— Plusieurs personnes.

— Je voudrais bien les connaître.

— Qu'à cela ne tienne. Il y a d'abord la victime elle-même. Si elle n'était pas morte.

— Oui, mais Bourreille n'est pas là ! fit Montmayer cyniquement en haussant les épaules.

— Avant de mourir, il a écrit.

— Tiens, tiens, fort curieux ce que vous racontez là.

— Sa main défaillante a tracé avec son sang, sur la muraille de la chambre où s'est commis le meurtre, une phrase accusatrice où votre nom apparaît en toutes lettres.

( A suivre )